

Book Reviews / Comptes rendus

Doyon, Nova, Jacques Cotman et Pierre Hébert (dir.). *La Gazette littéraire de Montréal 1778–1779*. Québec : Presses de l'Université Laval, Coll. L'Archive littéraire du Québec, 2010, 982 pages.



Depuis près d'une vingtaine d'années, l'Archéologie du littéraire au Québec 1760–1840 (ALAQ), regroupée autour de Bernard Andrès, s'attache à révéler les textes du 18^e siècle canadien. Paraît aujourd'hui une œuvre qui est un point de référence et un point d'orgue dans le domaine de l'histoire littéraire et culturelle de la période. Fondée en juin 1778 par l'imprimeur Fleury Mesplet et bientôt aidé par l'avocat Valentin Jautard, la *Gazette littéraire de Montréal* est le second périodique qui voit le jour dans la Province

de Québec après *The Quebec Gazette/La Gazette de Québec*. Contrairement à la *Gazette de Québec*, celle de Montréal relève davantage de la pensée des Lumières. En 1715, Mme de Lambert affirme que philosophe est synonyme de « rendre à la raison toute sa dignité et la faire entrer dans ses droits : c'est secouer le joug de la tradition et de l'autorité ». Kant, quelques années plus tard (1784), spécifie dans son célèbre *Qu'est-ce que les Lumières* que « Les Lumières, c'est la sortie de l'homme de l'état de tutelle dont il est lui-même responsable. L'état de tutelle est l'incapacité à se servir de son entendement sans la conduite d'un autre. Aie le courage de te servir de ton propre entendement. Voilà la devise des Lumières » (Kant, *Qu'est-ce que les lumières*, 2006 :3).

La *Gazette littéraire de Montréal* s'insère dans la mouvance des Lumières. Si Marcel Trudel (1945) et Jean-Paul de Lagrave (1993) ont bien montré la lente progression des idées des Lumières au Canada, il reste de larges pans de cette histoire qui demeurent dans l'ombre, notamment celui des sources que l'historien peut appeler au tribunal de l'histoire pour analyser et comprendre. Souvent considérée comme une période de tâtonnement pour l'émergence de l'opinion publique ou encore pour une littérature typiquement canadienne, la seconde moitié du 18^e siècle canadien est cruciale pour la formation d'une élite intellectuelle. La publication que constitue la *Gazette littéraire*

montre toute la richesse qui se déploie dans une province fortement agitée par les troubles révolutionnaires américains. Il convient de remettre un peu les choses en contexte pour mieux évaluer la pertinence de la présente publication.

Un homme est au cœur du projet : Fleury Mesplet, imprimeur d'origine marseillaise qui a appris le métier à Lyon. Il émigre à Londres en 1773, peut être rejoint-il les écrivains de Grub Street (Darnton, 2010) qui se font un plaisir de railler la couronne française à cette époque. Il quitte les bords de la Tamise un an plus tard et se retrouve à Philadelphie, où il travaille pour le Congrès continental. Il imprime notamment les versions françaises des trois lettres adressées aux « habitants de la province de Québec » publiées entre 1774 et 1776. Le 18 mars 1776, Mesplet quitte les États-Unis d'Amérique pour Montréal et, malgré la débâcle de Montgomery et les assauts ratés des forces militaires du Congrès, il décide de demeurer à Montréal. Après un court séjour en prison pour avoir pactisé avec les rebelles américains, il demande à Guy Carleton, gouverneur de la province, l'autorisation de publier un journal. Le proche collaborateur de Mesplet, Valentin Jautard arrive à Montréal en 1768 et exerce le métier de notaire. En 1775, lui aussi suit les troupes du Général Montgomery et signe une lettre au nom des « habitants des trois faubourgs de Montréal ». Il occupera le titre de rédacteur de la *Gazette*. Si les deux hommes semblent gagnés à la cause américaine, ils comprennent rapidement que les Lumières du public peuvent également être introduites par la force de l'esprit. Le 3 juin 1778 le premier numéro est imprimé et porte le titre : *Gazette du Commerce et Littéraire Pour la Ville et District de Montréal*.

Les péripéties pour la survie du journal sont multiples et forcent l'admiration. L'arrivée du Gouverneur Haldimand entraînera un bras de fer continu entre lui et les animateurs du journal (Mesplet et Jautard) qui aura des conséquences funestes pour ces derniers. La *Gazette* est interdite en 1779, le dernier numéro, daté du 2 juin. On reproche à Mesplet et Jautard d'être intervenus dans des domaines qu'ils s'étaient promis de ne jamais traiter : la politique et la justice. Haldimand décide de faire des exemples des deux hommes de lettres, ils resteront en prison plus de trois ans sans jamais être informés des raisons de leur arrestation.

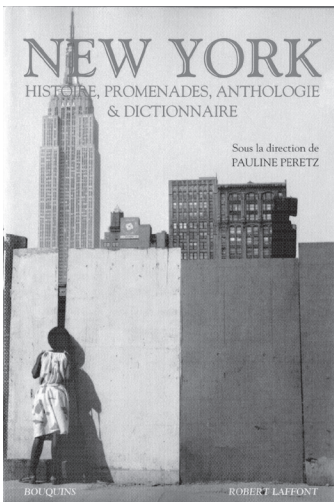
L'édition que propose aujourd'hui Nova Doyon, qui livre une riche et intelligente introduction, accompagnée des notes de Jacques Cotham et Pierre Hébert donne toute la mesure de cette œuvre qui éclaire les débats intellectuels dans le Québec du 18^e siècle. Une question demeure cependant, question à

laquelle s'est frottée plusieurs littéraires et que Nova Doyon traite savamment : Est-ce que la *Gazette littéraire* est une œuvre de fiction ? En d'autres termes, est-ce que les articles ont été en majeure partie écrits par Jautard ? À la lumière des informations données et des recherches réalisées en archives, il semble que plusieurs articles sont de sa plume. Est-ce que ce fait diminue la portée ou l'importance l'œuvre ? Absolument pas. Cette pratique, commune dans l'Europe des Lumières, montre qu'il y a bien une volonté de « briser les chaînes qui tenoient notre raison sous le joug honteux de l'ignorance ! Vous en déchirez le voile obscur, nous allons jouir de la lumière (p. 375) », idée qui ne va pas sans rappeler celle de Mme de Lambert.

Il est donc de circonstance de considérer cette œuvre comme un « journal littéraire dans l'esprit des Lumières », pour reprendre le titre de l'introduction de Nova Doyon. L'édition *in extenso* de la totalité des numéros du journal, chose rare pour un périodique, fait apprécier toute la finesse d'esprit et la culture littéraire d'un groupe d'hommes avides de susciter les débats. Cette publication doit constituer une plate-forme pour réinterpréter cette période en fonction d'un éventail de sources qui sont de plus en plus nombreuses.

Laurent Turcot
UQTR/CIEQ

Peretz, Pauline, dir. *New York: histoire, promenades, anthologie & dictionnaire*. Paris : Éditions Robert Laffont, 2009. 1360p. Cartes, chronologie, bibliographie, index.



«Plus peut-être que toute autre ville, à l'exception de Paris ou de La Nouvelle-Orléans, New York est un lieu de mouvement perpétuel et de constant changement», écrivait en 1843 l'abolitionniste Lydia Maria Child. (p.659) C'est autour du thème du mouvement que Pauline Peretz a imaginé cet ouvrage choral qui sillonne la ville à travers ses gratte-ciel, ses quartiers, son fleuve, sa culture et son histoire. Ce *New York* est d'abord et avant tout une invitation à la découverte.

Comme l'indique le sous-titre, la ville est explorée en quatre temps. La première partie propose une synthèse historique débutant au dix-septième siècle alors que l'île de Manhatta, peuplée par des groupes algonquiens, devient un avant-poste néerlandais du commerce de la fourrure. Tour à tour colonie anglaise, premier port commercial de la jeune république et porte d'entrée continentale pour des millions d'immigrants, New York surmonte une grave crise budgétaire et affirme au tournant du vingt-et-unième siècle son statut de ville monde.

Cette fresque écrite à huit mains témoigne de la multiplicité des approches existantes en histoire urbaine — tantôt histoire événementielle, économique, sociale, culturelle ou politique. Parmi les propositions fort différentes signées Bertrand Van Ruymbekke, Jean Heffer et Catherine Pouzoulet, celle de Romain Huret sur « Le Grand Siècle new-yorkais » (1898–1975) reflète le mieux la production historiographique des vingt-cinq dernières années, préoccupée d'abord et avant tout par les hommes et les femmes qui peuplent la ville.

Intitulée « Promenades », la deuxième partie du collectif est la plus imposante, mais également la moins cohérente de l'ouvrage. Fourre-tout d'essais aussi hétérogènes que sont les enracinements disciplinaires de leurs auteurs, ces promenades sont organisées selon une logique aléatoire (et présentées ici dans le désordre). Robert Kelly et Peter Marquis revisitent nostalgiquement le Brooklyn de l'enfance — vécue ou imaginée — avec ses confiseries, ses terrains vagues, ses marais et ses Dodgers. Les vignettes « nyu yorkish » de Pauline Peretz rappelle qu'au-delà du mythique Lower East Side, New York est la première ville juive du monde. Caroline Rolland-Diamond et Hélène Harter parcourent respectivement les parcs et les ponts, des *landmarks* indissociables de l'expansion urbaine et des revendications citoyennes. Michael J. Balz, pour sa part, inscrit de manière anecdotique la métropole dans l'espace géographique qui l'entoure, la vallée de l'Hudson. D'autres promenades célèbrent le côté sombre de Gotham. À travers une relecture du roman *Manhattan Transfer* (1925) de John Dos Passos, Peter Hyll Larsen fait du gratte-ciel la métaphore de la difficile ascension sociale. Yann Philippe examine le rapport obsessionnel du roman policier à la ville, tandis que Peter Hägel raconte les cauchemars urbains des cinéastes de *King Kong* à *Taxi Driver*.

Paradoxalement, les contributions les plus achevées de cette partie sont celles qui s'éloignent le plus du thème de la promenade. Isabelle Richet retrace les grands moments de l'histoire d'Harlem, cette « ville noire dans la ville blanche ». Creuset des avant-gardes artistiques au vingtième siècle, le New York raconté par Laure Ainoha Bordonaba est celui de Greenwich Village, de Soho et des galeries d'art, mais surtout celui des artistes qui « peignent la ville à hauteur d'homme, depuis la rue ». (p.458) Andrew Diamond raconte comment Queens, un quartier ouvrier blanc moribond s'est métamorphosé en quartier multiethnique dynamique sous l'impulsion de la nouvelle immigration. Dans un essai sur le Bronx des années 1970, *borough* le plus pauvre, Pierre Evil fait quant à lui la genèse du hip-hop, « cette fleur multicolore et sauvage sortie des fissures du trottoir ». (p.348)

En troisième partie, Peretz propose une fort jolie anthologie regroupant les textes d'une soixantaine d'auteurs, des classiques surtout et quelques contemporains. On y retrouve côte à côte Walt Whitman et Theodore Dreiser, Edith Wharton et Paul Auster, Washington Irving et Tom Wolfe. C'est d'ailleurs en compagnie de ces auteurs que l'on fait les plus belles promenades. Avec Jack Kerouac, on entre à New York en autobus, par « ce chemin... jamais emprunté par les ambassadeurs et les

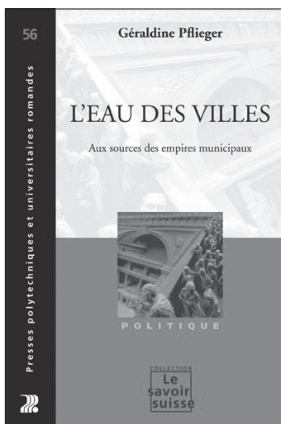
dirigeants de la planète». (p.650) Avec Isaac Bashevis Singer, on parcourt Mermaid Avenue et son «parfum d'Europe orientale...des odeurs de soupe au poulet, de kacha, de foie haché». (p.930–31) Presque tous les extraits choisis par Peretz sont éloquentes, qu'ils renvoient ou non aux essais des parties précédentes. Poésie, fictions et satires sociales capturent l'âme de la ville, sa grandeur, son matérialisme, ses excès, ses bas-fonds et la diversité de ses habitants.

L'ouvrage se termine par un dictionnaire composé de près de cinq cent articles, allant de «accent new-yorkais» à «Ziegfeld Follies», en passant par «Jamaïcains». Outre les auteurs de l'anthologie, on y retrouve les incontournables (Statue de la liberté, Cinquième avenue), les quartiers négligés (Staten Island, Tenderloin), les grands personnages (Jane Jacobs, Theodore Roosevelt) et autres clés pour comprendre New York (danse, conservatisme ou homosexualité). Concis et rigoureux dans l'ensemble, certains articles de ce dictionnaire empruntent par moment le ton du guide de voyage. Exhaustivité donc, mais aussi mélange des genres.

Soigneusement édité (hormis quelques inévitables coquilles), on peut certes reprocher à cet ouvrage hybride l'inégalité de ses contributions, ses répétitions et ses chevauchements. Or, ce *New York* n'est pas conçu pour être lu d'une couverture à l'autre. Individuellement, plusieurs des essais et des textes de l'anthologie trouveront avantageusement place parmi les lectures d'une variété de cours en études urbaines ou en histoire des États-Unis. S'il offre au néophyte une belle introduction à la métropole américaine, il laisse en revanche au spécialiste une impression de déjà vu. Synthèse plutôt que réinterprétation, il s'agit tout de même d'un ajout pertinent à la littérature francophone sur New York.

Marise Bachand
University of Western Ontario

Pfieger, Géraldine. *L'eau des villes. Aux sources des empires municipaux*, Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes, coll. Le savoir suisse, 56, 2009. Pp. 117. Tableaux, graphiques, bibliographie.



À n'en pas douter, l'heure est aux interrogations sur l'histoire, la place et le rôle de l'eau dans les villes. Dans un contexte où foisonnent les réflexions sur l'environnement urbain, on assiste depuis quelques années à un feu nourri de publications qui tentent de faire connaître auprès d'un large public la nature des relations tissées entre les villes et «leurs» eaux. Les villes de Suisse n'échappent pas à cette actualité car voici qu'a paru un petit livre bien utile et très didactique pour qui veut comprendre comment fonctionne

le «système suisse» de distribution d'eau, comment il s'est constitué et quelles sont les grandes questions qui risquent de l'affecter dans les décennies à venir.

Ou plutôt faudrait-il parler «des» systèmes suisses. En effet, comme l'explique Géraldine Pfieger dans ses deux premiers chapitres, la Suisse est caractérisée par la coexistence sur son territoire de multiples sociétés de distribution d'eau nées dans les grandes villes (Bâle, Berne, Genève, Lausanne, Zurich, ...). Cette première caractéristique se double d'une seconde, à savoir le caractère public de ces sociétés. Pour le dire autrement : en Suisse, à chaque grande ville, son distributeur public. Ces réalités n'étaient pas forcément acquises au début de l'histoire de la distribution d'eau, dans les années 1860–1890. Certaines villes suisses ont commencé leurs expériences en la matière en s'appuyant sur des sociétés privées (Lausanne, Neuchâtel, Fribourg, Bâle) ou en hésitant à le faire (Genève). En Suisse, comme dans d'autres pays de tradition fédéraliste, les municipalités urbaines ont conservé une capacité financière importante, ce qui leur a permis d'investir dans ce type d'infrastructures. Le couplage de différents services de distribution (gaz, eau, électricité) sous leur tutelle a en outre contribué à bâtir de puissants services industriels lucratifs dont l'extension a rapidement dépassé le cadre des villes-centres pour s'étendre aux périphéries. Ces services sont alors apparus tant comme des outils d'intégration territoriale que comme des sources importantes de financement, notamment pour couvrir les coûts de la centralité (équipements collectifs). On peut ici regretter que l'auteure ne se soit pas attardé davantage sur l'utilisation faite par les villes des bénéfices générés par ces services ; on aurait pu mieux évaluer le caractère «prédateur» ou «redistributif» du/des système(s) suisse(s). Quoiqu'il en soit, ce modèle bâti au XIXe siècle, qui s'est enrichi de préoccupations environnementales au cours des dernières décennies, s'est révélé résistant. Il n'a été confronté à d'importantes mutations que depuis les années 1990.

L'ouvrage décrit ensuite, dans un chapitre plus décousu, la multiplicité des usages de l'eau et leur rivalité. Une multiplicité qui imbrique les différentes échelles territoriales (communes, cantons, Etat fédéral) ; une rivalité qui s'articule sur les différences d'usages entre villes et campagnes. L'auteure passe en revue les différentes phases historiques de la gestion des eaux en Suisse (et non plus uniquement celles de la distribution d'eau), insiste sur l'importance des années 1990 dans l'émergence de nouvelles manières d'aborder cette gestion, une tendance qui culmine avec la directive cadre européenne de 2000. L'application de cette directive qui vise à une gestion plus «intégrée» de l'eau donne lieu en Suisse — comme ailleurs, pourrait-on ajouter — à de nombreux débats qui mêlent préoccupations écologiques, nécessité de protection contre les aléas climatiques, garantie d'équité sociale, rentabilité des services de distribution, ...

Après avoir ouvert ces perspectives, l'auteure revient dans ses deux derniers chapitres sur l'avenir de la distribution d'eau en Suisse en abordant plusieurs questions : comment la baisse

de la consommation va-t-elle transformer les « empires municipaux », en particulier comment va-t-elle influencer sur le prix de l'eau ? Dans un contexte de libéralisation, quel est l'avenir du caractère public de la distribution d'eau ?

À la première question, Geneviève Pflieger donne quelques éléments de réponse, en détaillant au préalable ce qui fait le prix de l'eau, en expliquant les disparités de tarifs d'une ville à l'autre, en rappelant les règles édictées pour encadrer la constitution de réserves financières par les distributeurs. Elle montre ensuite que jusqu'à présent la politique des prix a permis de garantir un taux très élevé de renouvellement des conduites de la plupart des réseaux, ce qui en fait de vrais champions de la performance. Pourtant, ce modèle est aujourd'hui mis à mal par la baisse tendancielle de consommation d'eau, liée principalement à la désindustrialisation. En effet, le passage moindre d'eau dans les canalisations entraîne une détérioration plus rapide du réseau (corrosion), ce qui, par ricochet, exige davantage de coûts d'entretien, coûts qui sont reportés sur la facture du consommateur... qui paye plus cher alors qu'il consomme moins. L'auto-financement des sociétés publiques de distribution étant la règle, il n'y a pas à espérer de subsidiation de la part des autorités. On peut dès lors se demander combien de temps tiendra encore ce modèle et à quel prix ?

À la seconde question relative à la privatisation, Géraldine Pflieger répond que la Suisse a fait la preuve de son attachement profond au caractère municipal de la gestion de l'eau, un attachement qui s'est sans doute construit autant sur la performance et la rentabilité atteintes par les systèmes de distribution que sur son caractère public. Cependant, cet attachement n'empêchera pas des transformations dans l'architecture et la gouvernance des organismes de distribution qui iront sans doute vers plus d'intégration territoriale (régionalisation), vers plus d'autonomie par rapport aux municipalités, voire vers des sociétés anonymes, et vers plus de rationalisation comptable. Géraldine Pflieger appuie ces considérations prospectives sur un bref survol du paysage européen où elle distingue deux modèles principaux : le modèle français (auquel elle rattache le cas anglais), basé sur la délégation par les autorités publiques à des gestionnaires privés, et le modèle allemand (auquel elle rattache les cas suisse et autrichien), basé sur une gestion publique. Cette vision simplifiée prive malheureusement le lecteur d'un exposé plus nuancé et d'une image européenne plus complexe qui auraient sans doute mieux servi la réflexion sur les défis à venir.

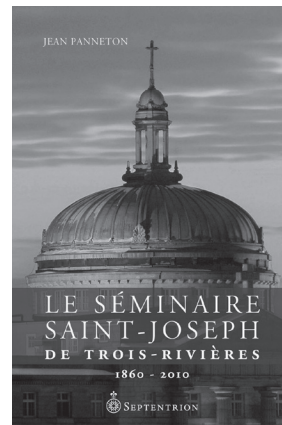
On peut également regretter que l'auteure n'intègre pas davantage la problématique des eaux usées. La façon dont s'articule distribution et évacuation est en effet essentielle pour penser certains des défis évoqués en guise de conclusion (intégration de l'aménagement urbain dans le cadre des bassins versants, conséquences des baisses de consommation,...) On aurait aimé savoir comment cette articulation était pensée en Suisse. En guise de dernier regret, on peut penser que quelques cartes auraient complété utilement le « voyage ». Le découpage administratif en communes, cantons, villes et

régions étant le fondement des réalités décrites, on aurait aimé mieux comprendre comment se découpaient/superposaient ces différentes territorialités.

Il n'en demeure pas moins que cet ouvrage concis donne des clés pour des réflexions très actuelles sur la gestion de l'eau, qui dépassent largement le cas suisse.

Chloé Deligne
Université Libre de Bruxelles

Panneton, Jean. *Le séminaire Saint-Joseph de Trois-Rivières, 1860–2010*. Québec, Septentrion, 2010. Pp. 375. Illustrations, bibliographie, index.



Pour célébrer leurs anniversaires marquants, les institutions choisissent souvent l'album souvenir qui jalonne le grand récit de leur développement. Jean Panneton, fils de la maison et supérieur du Séminaire depuis 1989, s'est dévoué à la tâche pour souligner le 150^e anniversaire du Séminaire Saint-Joseph de Trois-Rivières, dans un style familier où la répétition didactique des idées principales rappelle la carrière de l'enseignant en littérature que fut l'auteur. Celui-ci nous livre un ouvrage, bien illustré, qui

dépasse le catalogue en nous proposant une histoire de cette institution essentielle dans le développement de Trois-Rivières et de la région.

Pour rendre compte de l'évolution institutionnelle et des activités éducatives du séminaire, Jean Panneton divise son ouvrage en six parties. La première est consacrée au Collège des Trois-Rivières fruit de l'initiative de notables trifluviens. L'ancienne résidence du gouverneur devenue caserne trouve ainsi une troisième vocation. La polémique marque les débuts du collège. Le recrutement des enseignants place les prêtres, et surtout les séminaristes, en conflit de loyauté avec le Séminaire de Nicolet leur *alma mater*. Dès 1873, le collège se dote d'une section commerciale à côté du *ratio studiorum* qui décourage plus d'un élève et épuise financièrement plus d'une famille. Un an plus tard, le Collège cède la place au Séminaire Saint-Joseph qui vient ravir à Nicolet son séminaire, coup de grâce après l'anéantissement des prétentions épiscopales de la rive sud en 1852. L'institution s'éloigne de la ville et se dote de ses propres édifices. Cette deuxième partie mène le lecteur jusqu'en 1929 à l'orée du projet d'agrandissement de l'édifice qui marque le « temps du granit ». Cette troisième période, largement étudiée, court jusqu'en 1989 et se subdivise en une présentation de la vie et de la mort du cours classique en 1968, puis de la « quête d'identité ». Les « belles années » du cours classique débutent en 1929 quand le cours commercial disparaît au profit de deux années préparatoires au long cursus de sept ans. À partir de

1936, les séminaristes se consacrent à leurs études, et seuls des prêtres enseignent jusqu'à près de 800 élèves en 1960. Par la suite, la redéfinition institutionnelle se poursuit jusqu'en 1989 et se traduit par l'abandon du niveau collégial pour un recentrement sur le secondaire. La place des professeurs laïcs progresse à partir de 1955 ainsi que la syndicalisation des différentes catégories d'employés. Laissant vibrer sa corde littéraire, l'auteur parcourt le « Bel aujourd'hui », cette quatrième période dans la vie du Séminaire où se renforce la présence laïque dans l'administration et le corps enseignant. Les femmes s'y font une place, et c'est seulement en 1998 que les filles entrent dans les classes. Panneton consacre une partie aux activités parascolaires et une dernière aux institutions nées des initiatives du Séminaire ou encouragées par ce dernier, « L'arbre et ses branches ». Il présente des notices sur chacune, du Séminaire Sainte-Marie de Shawinigan à l'UQTR ou au Musée Pierre-Boucher.

L'auteur a bénéficié d'un accès illimité aux archives de l'institution. Il les exploite avec habileté pour ménager l'intérêt de son lecteur et particulièrement celui des anciens de l'institution. Il n'a pas renoncé pour autant à des bilans quantitatifs sur les effectifs professoraux et étudiants, les finances, les frais de scolarité. La vie au Séminaire, le rythme scolaire et les programmes font l'objet d'une présentation détaillée qui permet de bien comprendre le projet éducatif et son évolution. La transition des années 1960 et les différentes réformes qui mèneront à la fondation des cégeps font l'objet d'une présentation très claire, malgré leur complexité.

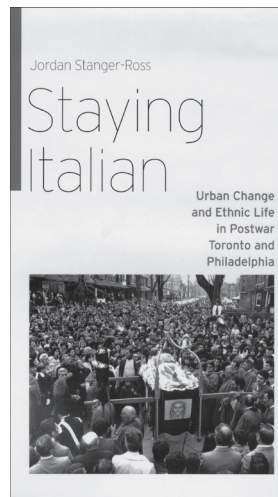
Malheureusement, l'historiographie, renouvelée depuis quelques années sur les collèges classiques, n'a pas été utilisée pour situer le Séminaire Saint-Joseph et son impact dans l'éducation des garçons, la formation d'une élite, la création de réseaux et les aménagements de programmes. Les travaux cités portent essentiellement sur la Mauricie et le Séminaire de Québec. L'impact régional du Séminaire est certes indéniable. Il se traduit dans un recrutement majoritairement rural qui peut surprendre. L'institution draine en effet les jeunes talents des grosses paroisses, tandis que la bourgeoisie trifluvienne préfère Brébeuf et Loyola pour ses garçons.

C'est aussi sous le signe de la concurrence que s'opèrent les grandes mutations du 20^e siècle. L'apparition du collégial public et la chute des vocations orientent l'institution vers le secteur secondaire. La baisse du recrutement des élèves à la fin des années 1990, au-delà des justifications pédagogiques, fait entrer les filles dans ce bastion masculin au détriment des institutions privées qui les accueillaient. Ces faits ne sont pas occultés par l'auteur qui ne tombe pas dans la nostalgie des anciens temps, souvent associée à ce type d'ouvrage. La discipline ancienne reçoit son lot de critiques, les divergences sur les grandes décisions apparaissent, mais le portrait n'en demeure pas moins assez lisse. La transition clercs-laïcs dans l'administration de l'école semble parfaitement harmonieuse. On s'en assure peut-être en privilégiant le recrutement d'anciens du Séminaire connaissant bien la culture de leur

alma mater. L'auteur ne cache pas le caractère inégalitaire de traitement des personnels laïcs, avant la syndicalisation. La mesure de l'évolution de l'institution est le progrès qui s'inscrit dans le patrimoine bâti : des vieilles casernes louées aux bâtiments de granit imposants. Des prêtres providentiels prennent les bonnes décisions et savent organiser le financement des grands projets dans la région et auprès des anciens. Ces topoï de l'histoire institutionnelle des collèges ne remettent pourtant pas en question l'intérêt de l'ouvrage, car un certain équilibre est maintenu entre l'action des individus et les forces structurelles. Quelques élèves sortis des rangs apparaissent ici et là, sans *name-dropping* abusif toutefois, car si chaque collège aime à revendiquer ses célébrités pour stimuler le recrutement, l'exercice devient assez vain du point de vue de l'historien puisque ces institutions profitaient d'une situation de monopole dans la formation des élites masculines québécoises.

Brigitte Caulier
Département d'histoire et CIEQ
Université Laval

Stanger-Ross, Jordan. *Staying Italian: Urban Change and Ethnic Life in Postwar Toronto and Philadelphia*. Chicago and London: University of Chicago Press, 2009. Pp. 208. Illustrations, photographs, maps.



Jordan Stanger-Ross's insightful (and thoroughly and creatively researched) book, comparing the experiences and practices of Italians in two South Philadelphia parishes, and in Toronto's Little Italy neighbourhood, in the period after World War II, prompts the question of what it means to be Italian in large North American cities, and what that Italian identity can tell us about the nature and structure of those cities. His central thesis is that South Philadelphia's Italians both confronted and constructed greater neighbourhood constraints than the Italians of Toronto. That is,

the South Philadelphians were far less likely than the Torontonians to sell their houses and move out of their neighbourhood; Catholic carnivals and processions in South Philadelphia were hosted, and attended, almost exclusively by parish residents, whereas celebrations in the St. Agnes/St. Francis Parish of Little Italy were attended by Italians (and others) from throughout the Toronto region. And finally, since World War II, South Philadelphia Italian couples lived closer to one another at the time of their marriage than couples in Little Italy. In fact, "By 1990, the couples married in Toronto's Little Italy were separated by almost twice the distance of their South Philadelphia peers." (p. 105)

Stanger-Ross provides a careful accounting of the local, regional, and national forces and structures that might account for at least some of the differences between South Philadelphia and Toronto's Little Italy, his purpose evidently being to provide a context for his more fine-grained comparisons in later chapters, and not to identify specific causal mechanisms, which remain unclear. In the period after World War II, Philadelphia, like almost every other American Rustbelt city, faced a steady loss of businesses and middle- and upper-income families to the surrounding suburbs and elsewhere. At the same time, African Americans moving up from the South were perceived to threaten property values, arguably a self-fulfilling prophecy. The influx of new residents, the outflux of businesses and more affluent taxpayers, and the overall net population loss, all combined to keep city services poor and property values stagnant, thus creating a sense of insularity and "defensive localism" in the Italian parishes. Stagnant property values provided little incentive to sell homes and move, whereas Italians in Toronto could realize a healthy profit by selling their homes, as many of them did, thus accounting for their greater likelihood to leave their neighbourhood.

Defensive localism in Philadelphia was supported by parochial schools that were controlled by the parishes, whereas Toronto's parochial schools were administered by the metropolitan government, and they thus never developed the same local attachments as in Philadelphia. Toronto's metropolitan government also redistributed taxes between the city and suburbs, with the result that Toronto did not suffer the same decline in city services as did Philadelphia. And though Toronto was a more popular destination for immigrants than Philadelphia (and Canada as a whole let in relatively more immigrants than the United States), these new arrivals did not find themselves enmeshed in a spatialized racial conflict, as did black arrivals to Philadelphia, who were welcome in only a few neighbourhoods. By contrast, the Italians who were still arriving by the tens of thousands to Toronto after World War II settled throughout the city, thus expanding their ethnic social networks beyond the confines of Little Italy.

Despite the fact that they were and are both Italian enclaves, it does seem a bit like comparing apples and oranges for Stanger-Ross to compare a vibrant commercial and entertainment district in Toronto to largely residential communities in Philadelphia. Yet the differences between the neighbourhoods are illuminating. There is some small irony in the fact that, in the years covered in this book, Toronto's Little Italy, despite its name, contained proportionately fewer Italians than the two South Philadelphia neighbourhoods that were known (at least in this book) only by their parish names. The only portion of South Philadelphia that is semi-officially designated as "Italian" is the "Italian Market," an open-air food market that once consisted of mostly Italian proprietors, only a small portion of which overlaps with one of the parishes studied by Stanger-Ross. And, of course, few Italians have ever actually lived in the Italian Market.

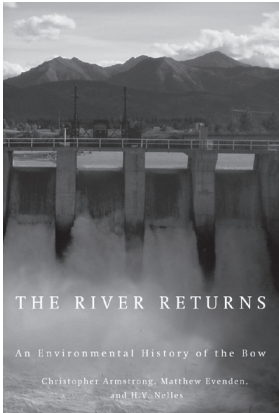
Stanger-Ross's comparison between Philadelphia and Toronto thus hints at an inverse relationship between the extent to which an urban space might serve as an anchor of ethnic identity, and the extent to which it can also be a residential community of ethnics. Such an inverse relationship is suggested further by the fact that South Philadelphia's Italians apparently shed their ethnic identities more rapidly than Torontonians when they left the confines of their arguably more Italian neighbourhoods. Thus, for instance, Italian Philadelphians, while they lived closer to their coethnics, were less likely than Italian Torontonians to work in distinctly Italian ethnic occupational niches. And by 1960, as both South Philadelphian and Torontonian Italian women looked beyond their parishes for eligible marriage partners, the rate at which the Philadelphians married Italians declined, whereas the rate increased among Torontonian brides.

If the spatial confines of defensive localism in South Philadelphia fostered a strong sense of identity and community, as Stanger-Ross suggests, his comparison to Toronto suggests that South Philadelphians identified less strongly as Italians when they left their neighbourhood. Possibly a more specifically Italian identity in Canada that transcended neighbourhood borders resulted in part from the Trudeau administration's emphasis on multiculturalism, which "has placed diverse immigrant origins at the center of Canadian self-conception." (p. 30) Yet Stanger-Ross is also quick to point out that "Study of Italians in Montreal warns against facile national generalizations." (140)

Regardless of whether national policy or local context shapes the nature of ethnic identity, Stanger-Ross leaves us with a further, and unanswered, question—how do variably constructed ethnic identities shape their respective cities? Have the different Italian identities in Philadelphia and Toronto contributed in any significant way to those cities' larger stories of political and social development? For Philadelphia, we only have a few biographies of Frank Rizzo that hint at answers. We could use instead a second volume from Stanger-Ross, equally as impressive as his first.

Richardson Dilworth
Director, Center for Public Policy
Drexel University

Armstrong, Christopher, Matthew Evenden and H. V. Nelles.
The River Returns: An Environmental History of the Bow.
Montreal: McGill Queen's University Press, 2009. Pp. 488.
Index, illustrations, photographs, maps. 8 viii 10



Environmental history is a vigorous, new area of interest in Canada. Those now practising in the field do so in two senses of that verb: they are limbering up, testing their existing capacities for new challenges, and deploying the skills they have accumulated from previous forays into other fields, retrofitting as they go. This large and beautifully-made book will be a continuing landmark in the terrain we are now exploring, the work of three distinguished scholars who bring to the task prodigious complementary tal-

ents and combined energies to do scholarly justice to the many large human and non-human themes emergent in the Bow watershed. They do so with admirable panache, attending tirelessly to the design and prose elements that make the finished volume such an engaging pleasure to the read and to look at.

The book calls to mind two others. Like William Cronon's *Nature's Metropolis*, a monograph on Chicago frequently used

as an introductory text in US environmental history courses, *The River Returns* can serve, as those weighty money-spinning texts of our youth (Robert Rowell Palmer's *The Age of the Democratic Revolution*, Donald Creighton's *Dominion of the North* and Easterbrook and Aitken's *Canadian Economic History* come to mind) as a pedagogical terrain of first encounter. In our post-structuralist time when meta-narratives have been de-centred in favour of thick descriptions of the 'instance', the Bow watershed and its patterns of human settlement and resource use can be a model for environmental history students as they are learning what to watch for, and what to do with what they have found. And like Harold Adams Innis's exposition of the staples paradigm in his studies economic history of the fur trade and the cod fishery, while breaking new ground, these authors situate a distinctively different field of inquiry within reference points students know. As Innis extended and adapted the logic of mercantilist empires, then the dominant paradigm in Canadian historiography, to explore colonial encounters in the North American interior, Armstrong, Evenden and Nelles have turned habits of mind tuned to regulation, business and resource use to follow the frictions and mutualities of the forming human/nature hybrid in a key Canadian intersection.

The Bow is an astute choice, a central force in the human settlement of Alberta, a formative influence in 'the ways humans with different needs, means, technologies and economies adapted to the challenges and opportunities adapted to the challenges and opportunities of living with a river' (45). It is also an excellent choice for heuristic purposes, so profoundly do its multiple

CREATING MEMORY

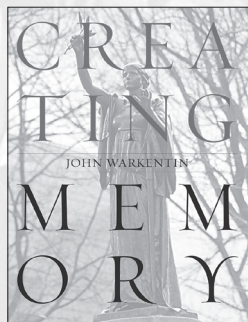
A Guide to Outdoor Public Sculpture in Toronto

John Warkentin, York University

Toronto has over 600 public outdoor sculptures, works of art that provide a sense of the rich variety of life and work in the city, its peoples, cultures and aspirations. Interest in commissioning public sculpture began slowly in the nineteenth and early twentieth century, but increased rapidly after the 1950s. This is a book about the sculptures and how they disclose the city to itself.

More than 10 categories of sculptures are defined and discussed, including Founding the City, Natural Environment, Immigration, Ethnic Groups, Economic Activities, Disaster and Calamity, War And Conflict, Leaders, Ordinary Citizens, Community Life, and Works of the Imagination.

All inscriptions are reproduced as closely as possible. Thirty full-page photographs, taken especially for this book by Noemi Volovics, provide a glimpse of the range of sculptures in the city.



Through Toronto's sculptures the character of the city and its local communities, and many facets of Canadian life, are remembered and revealed in distinctive ways. *Creating Memory* provides a new and very human perspective on Toronto, its history and its local geography.

Published by Becker Associates and The City Institute
Photographs, Maps, Graphs, 25 x 20cm
356 pages + xii; ISBN 978-0-919387-60-7; \$ 32.50

Single Orders and Institutions

Becker Associates
10 Morrow Avenue, Suite 202
Toronto, Ontario M6R 2J1
Tel 416 538-1650 Fax 416-489-1713
www.beckerassociates.ca/creatingmemory
Email: info@beckerassociates.ca

Retail Trade

York University Bookstore
York Lanes, 4700 Keele St.
Toronto, Ontario M3J 1P3
Tel 416 736-5024 Fax 416 736-5733
www.bookstore.yorku.ca
Email: bookstor@yorku.ca

Heritage Toronto
Awards 2011
Honourable
Mention

hydrologies and topographies challenge and confound assumptions founded in instances from a Canadian historiography which has privileged rivers, flowing east or north along shallow gradients, through well-watered lands. What entrepreneurs, engineers, parks planners and agriculturalists understood from previous studies to be the nature of water did not apply to the Bow. This unruly instance confounds, and thus unfolds as a series of barely scrutable conundrums. Why do muskrats thrive, and humans founder in waters remade to serve the needs of arriving human settlers?" Why does the river flood in mid-winter, this story unravelled deftly as a mystery by Nelles, the co-author who grew up in a textile town built on the flood plain at the point where two southern Ontario rivers joined? The alternative plotlines offered as contending 'truths' about the nature of flowing water by reference to the knowledge of professional managers, scientific experts, a suspecting populous and vernacular observers offer an array of splendid 'teachable' moments for science studies scholars, the tale motivated by positing and playing out the counter-intuitive resolution: are floods caused by houses?

Before environmental history, it was conventional to frame narratives in landscapes as stable until remade by the works of man. Climate change is altering that now in many settings, and the authors are prescient in charting how telling were the earlier changes made by weather variations in the vulnerable topography of the Bow. Alterations in the rains and the wind remade the valley grades which provided key conduits amongst the shelter, water and stores of winter hay disrupting the life course of the first generation of human settlers and their stock alike. (64) The massive immutability in this narrative, however, was fashioned by entrepreneurs who invested prodigiously in the cement barriers erected early and at great cost, (they did not realize for decades how great), on the erroneous assumption

that they were harnessing a river like the rivers they knew, carved primordially through resistant Precambrian shield. The geology of southern Alberta made the Valley of the Bow, flowing through sedimentary foothills, gestational rather than primordial, a landscape of inscrutable risk when the volumes and the location of the run defied the due diligence calculations required for massive run of the river capital investments. Here Armstrong, the team specialist in capital markets, follows the of investors, bound inexorably amidst ricocheting dilemmas created by their ideological commitments to previous investments in the barriers themselves and to the cement plants which provided inputs for both to the dams and to the urban infrastructures growing densely on the nearby floodplains. Path dependence can be dangerous human weakness, and so it was in this case, compounding the downstream follies with destructive reservoirs upstream designed by engineering intrusion to discipline natural variations in the flow of the Bow. Here Evenden takes over and, thinking like a fish, shows how human inclinations to use phosphates to make their homes cleaner and their gardens more lush altered both fish habitat and humans' recreational and nutritional satisfactions from the fishery.

All in all, this book is a wonderful scholarly achievement but there may be too much of it. Perhaps the authors and their publisher will follow a third scholarly precedent, and like Lawrence Stone, who first published very large studies of the English aristocracy and the European family, will in time favour us who now embody the book through our aching carpal tunnels with a healing abridgement.

Joy Parr
Department of Geography
University of Western Ontario